

Vincent Gracy

Après quinze ans

Ils attendaient juste la mort de leur père.

Cela faisait plusieurs jours qu'ils se relayaient, Camille et lui, de manière à assurer une présence constante à son chevet.

La dernière chimio avait eu lieu deux semaines plus tôt ; il était à présent hospitalisé dans un centre de soins palliatifs où des drogues lui étaient injectées à intervalle régulier pour apaiser ses souffrances.

De temps en temps, le moribond ouvrait les yeux, souriait en reconnaissant l'un ou l'autre de leurs visages penché sur lui, prononçait quelques paroles plus ou moins compréhensibles. Mais ces réveils se faisaient plus rares et duraient moins longtemps chaque fois.

Léo, fatigué par les veilles, somnolait, assis sur une chaise à côté du lit, lorsqu'il lui sembla entendre la voix paternelle ; mais pendant un instant, il ne sut démêler si elle provenait du rêve consolant ou bien de la contrée malfaisante vouée à la maladie qui constituait désormais le cadre de ses journées.

Il l'entendit encore, et cette fois il comprit qu'il devait s'éveiller : c'était bien celle du père et du réel, comme une plainte, une espèce de sifflement mal exécuté.

Redressé à demi dans le lit, le visage affreusement contracté, les yeux égarés au plafond, le malade proférait des sons inarticulés ; un filet de bave suintait à la commissure des lèvres.

« Qu'est-ce qu'il y a, papa ? Tu veux me dire quelque chose ? » Léo s'était précipité et, presque allongé sur le torse souffreteux, collait son oreille à la bouche crachotante pour mieux entendre.

« Pousse-toi, tu m'étouffes ! »

La phrase jaillie des lèvres comme une balle tirée à bout portant le percuta si violemment qu'il ne put s'empêcher de faire un petit bond en arrière.

Le mourant en une seconde avait recouvré un aspect normal ; son regard redevenu lucide le fixait depuis le fond des orbites démesurément creusées et cernées de bistre.

Léo essuya avec un mouchoir la salive qui s'était répandue sur la joue du vieil homme ; celui-ci, esquissant quelque chose qui ressemblait à un sourire triste, déclara tout à coup :

« – Je t'aime très fort, tu sais... »

– Moi aussi, papa, moi aussi, répondit Léo précipitamment, la gorge nouée. Regarde, je t'ai apporté quelque chose », ajouta-t-il pour faire diversion. Il prit son iPod et, dénouant les fils, installa un écouteur dans l'oreille de son père. « Je vais te passer le *An Sylvia* de Schubert arrangé par les King's Singers. Tu te rappelles ? Maman et toi l'écoutiez souvent le dimanche matin quand on était petit... On l'avait passé à l'église pour vos noces d'argent... »

– Bien sûr que je me rappelle... C'est une bonne idée, Léo, vraiment une très bonne... Merci...»

Léo mit le second écouteur dans son oreille. Il pressa sur le bouton et scruta avec une

attention passionnée le visage de son père tandis qu'ils écoutaient le morceau de bout en bout sans dire un mot.

« – Tu as aimé ?

– Magnifique... On dirait... on dirait que ces voix tombent du ciel directement... » Un accès de toux interrompit le père. « Mais dis-moi, reprit-il quand la quinte fut passée, comment va Lucie ? Et tes filles ? Il faudrait t'occuper d'elles davantage au lieu de passer tout ton temps ici...

– Ne t'inquiète pas, nous nous sommes organisés... Lucie et les filles vont bien ; elles ont déjà prévu de te rendre visite ce week-end. »

Le père hocha la tête.

« – C'est bien, dit-il, mais vas-y je te dis ! Tu n'as pas besoin de rester ici, je me sens très bien...

– Je m'en irai dès que Camille sera là. Elle ne devrait plus tarder. Elle m'a dit qu'elle arriverait vers six heures... Tiens, ce doit être elle ! »

On entendait dans le couloir des pas se dirigeant vers la chambre. Mais quand la porte s'ouvrit, ce ne fut pas sa sœur qui apparut sur le seuil.

« Véro ! » s'exclama Léo interloqué.

La jeune femme qui venait d'entrer se contenta d'un bref salut de tête à son intention ; contournant le lit pour prendre place de l'autre côté, elle se pencha vers le malade et lui sourit.

« Comment allez-vous, Monsieur Mailland ?

– Comme tu vois. Mal. Et toi, Véronique, que deviens-tu ? »

Son père ne paraissait nullement surpris de la voir. Il dirigea un instant les yeux sur elle tandis qu'elle commençait à lui répondre. Mais bientôt son attention faiblit. Moins de trente secondes plus tard il s'était endormi.

La jeune femme se tut et resta un moment à contempler la face livide du moribond, une espèce de sourire attendri ébauché sur ses lèvres, pendant que Léo, incapable de la quitter des yeux, la dévisageait fixement, toujours en proie à la même fascination stupéfaite.

« – Ça me fait de la peine de le voir comme ça, dit-elle enfin à voix basse.

– Qu'est-ce que tu fais ici ? »

Cette fois, elle consentit à déceler l'hostilité dans sa voix ; levant les yeux, elle lui adressa un sourire ambigu.

« – Ts, ts, ça ne sert à rien de monter sur tes grands chevaux...

– Tu n'as rien à faire ici !

– Et pourquoi pas ? »

Du menton, elle désignait le père gisant sur son lit : « Tu as bien vu qu'il était content de me voir, lui !

– Va-t-en ! », proféra-t-il les dents serrées.

Dans son exaspération, néanmoins, il y avait aussi une forme de satisfaction à la sentir exclue : le deuil déjà en cours leur appartenait à eux seuls.

Véro sembla jauger le degré de consistance de sa fureur avant de déclarer, changeant de ton :

« – On peut bien parler, non ?

– Certainement pas. Ce n'est ni l'endroit ni le moment. Et puis, parler de quoi et pourquoi ?

– Simplement parler, sans intentions précises, comme ont l'habitude de le faire les gens civilisés entre eux. Toi par exemple, que deviens-tu ?

– Tu es sourde ? Je viens de te dire que ce n'était pas l'endroit.

– Eh bien, viens dans le couloir alors. »

Il jeta un coup d'œil hésitant sur son père ; la respiration semblait régulière, le visage détendu. Après tout, mieux valait peut-être se débarrasser de Véro en lui accordant les quelques mots qu'elle paraissait désirer. Elle s'était déjà levée, comme certaine de son acquiescement. Quittant sa chaise à contrecœur, il lui fit signe de passer devant et la suivit.

« – Tu en veux une ? dit-elle dès qu'ils furent dans le couloir, lui tendant son paquet de cigarettes.

– Je ne fume plus... Lucie et moi, on a arrêté il y a neuf ans pendant sa première grossesse, ajouta-t-il aussitôt sans savoir pourquoi, avec une espèce de fierté provocante et déplacée... Mais tu ne vas pas fumer ici ?! C'est strictement interdit !

– Pourquoi ? Il n'y a personne. »

Elle approchait déjà un briquet de sa bouche. Sans rien dire, il lui arracha la cigarette des lèvres.

« Mais ça ne va pas, non ? », protesta-t-elle, furieuse.

Il lui jeta un coup d'œil sarcastique : « Tu n'as pas changé, hein ? Les règlements, c'est toujours pour les autres...

– Et le fascisme mâle, c'est toujours pour toi ! »

Il avait oublié son don de répartie : dans leurs discussions d'autrefois, c'était presque toujours lui qui devait battre en retraite le premier. Malgré l'agacement suscité en lui par cette riposte inattendue, il s'attarda pour la première fois à l'examiner vraiment. Sauf la fine résille des pattes d'oie au coin des paupières, le visage de Véro avait très peu vieilli : toujours cet aspect d'inachevé dans le modelé général comme s'il était encore celui d'une adolescente, et ce contraste entre la moue décidée de la bouche aux lèvres gonflées, vaguement impérieuse, méprisante même, sous-entendant en permanence on ne sait quelle invite ou commandement, et le regard parfaitement inexpressif des grands yeux bruns, largement ouverts, évasifs, insondables. Il se rappelait lui avoir dit, une fois qu'ils se disputaient : « Tu as des yeux de vache ! », dans l'intention de la blesser ; elle, sans daigner seulement répliquer, s'était contentée de lui opposer le sourire impavide de sa moue victorieuse, semblant indiquer qu'il était vain d'espérer la déstabiliser au moyen d'une attaque si puérole...

Sur son corps, en revanche, l'âge n'avait pas manqué de produire ses effets, d'ailleurs prévisibles de longue date : en fait, tout ce qui en Véro participait de son sexe – ses seins, ses hanches, ses fesses, ses cuisses – avait toujours semblé tendre à une féminité exacerbée ; il en était déjà ainsi entre ses dix-huit et vingt-deux ans, quand il se jetait en affamé sur ces amas de douceur qu'elle lui abandonnait dans une espèce de nonchalance souveraine ; lui, pétrissait avec ferveur cette surabondance, l'empoignait à pleines mains, la palpait de tous côtés, jamais repu, avide d'une satiété encore à venir que l'excès du don accordé semblait à mesure repousser dans un lointain indéfini ; elle, cependant, comme une divinité lente à s'émouvoir des hommages de sa créature, peu à peu s'éveillait sous ses caresses et ses embrassements, se mettait à haleter, doucement d'abord, puis de plus en plus fort... Mais à quoi pensait-il ? se dit-il, gêné et furieux contre lui-même, en réalisant le cours de ses réflexions.

Véro, tout comme lui, avait à présent dépassé les trente-cinq ans. Au cours de la quinzaine d'années écoulée depuis leur séparation, ses formes avaient poursuivi leur développement et saillaient sous ses vêtements comme des fruits parvenus à maturité ; il est vrai que Véro semblait prendre un malin plaisir à mettre en valeur plutôt qu'à masquer leur ampleur : malgré la saison déjà avancée, elle portait un ensemble court-

vêtu, débardeur et jupe d'un blanc presque transparent, laissant voir en haut un décolleté tout à fait instructif, en bas un généreux morceau de cuisse...

« Qu'est-ce qu'il y a ? Tu rêves ? »

Il sursauta, relevant ses yeux restés malgré lui fixés sur les jambes blanches et tentantes... Véro l'observait avec un air de complicité railleuse, ouvertement équivoque, comme pour ne lui laisser aucun doute sur le fait qu'elle avait suivi tout le cheminement de sa pensée, et pour la seconde fois en moins de deux minutes, il se sentit en colère à la fois contre lui et contre elle.

« Tiens ! répondit-il pour dissimuler sa confusion, lui rendant sa cigarette. On n'a qu'à sortir, tu fumeras dehors. »

Ils se mirent à faire les cent pas sur le trottoir. C'était une avenue triste dans le coin reculé d'un quartier bourgeois ; la nuit d'automne déjà commençait à tomber ; il passait peu de voitures et qui faisaient peu de bruit, roulant presque au pas, comme si les conducteurs obéissaient d'instinct à l'implicite injonction de bienséance émanant des lieux. En face de la clinique, des entreprises de pompes funèbres affichaient la liste de leurs services dont la teneur globale pouvait se résumer à : « Mourez ! Nous ferons le reste ! » Une boutique de fleuriste néanmoins, destinée à fournir aux visiteurs de quoi orner les chambres des malades ou les salles de veillées mortuaires, s'intercalait entre leurs façades d'une grisaille uniforme, laissant éclater la profusion baroque de ses couleurs inattendues.

Véro fumait tranquillement, n'ayant rien dit encore ; elle marchait à pas lents que Léo accompagnait avec gaucherie, déjà à sa traîne, troublé il ne savait de quoi, peut-être simplement de la sentir si proche... Il avait conscience vaguement de s'être laissé prendre à quelque chose qu'il s'expliquait mal. Comment avait-elle fait ? En deux gestes et trois paroles frottés comme de sommaires bouts de silex, elle venait à l'improviste de faire rejaillir entre eux les vivantes étincelles d'un passé que de bonne foi il aurait jugé préhistorique une heure auparavant...

Pendant ces quinze ans, ils s'étaient, quoi ? rencontrés peut-être à deux ou trois reprises par hasard dans des soirées organisées chez des amis communs – se saluant alors à peine sans rien échanger de personnel...

Il avait su des choses, bien sûr. Que Véro avait eu d'autres compagnons après lui ; qu'elle était sortie avec un tel, et ensuite avec tel autre. Et bien qu'il fût à l'origine de leur rupture, doublée de cette vraie trahison de l'avoir remplacée par l'une de ses meilleures amies ; et qu'il avait fait depuis avec Lucie des enfants qu'à Véro il avait toujours refusés ; malgré cela, malgré les torts et le remords qu'il lui arrivait d'éprouver, chaque fois qu'il avait appris le nom d'un heureux successeur, il n'avait pu s'empêcher de ressentir un pinçon de jalousie : cette femme qui s'était donnée, qu'il avait possédée, adorée puis abandonnée, dorénavant était à un autre...

Il lui jeta un regard de biais, mal à l'aise. Déambulant toujours paisiblement, elle continuait d'aspirer puis rejeter la fumée par le nez avec une sorte de majesté assurée de son droit à exercer son empire précisément ici et maintenant.

« – Ça marche, les mômes ? demanda-t-elle soudain.

– Tu n'as pas idée de ce que c'est, hein ? répondit-il agressivement, tout de suite sur la défensive. C'est quoi pour toi, un « môme » comme tu dis ?...

– Oh, ça va, un gamin si tu veux, on va pas en faire toute une pendule, non ?... Et à ce qu'il paraît, tu n'aurais eu que des filles ?...

– Trois, si ça t'intéresse !

– Trois ! Eh bien dis-donc ! Tu n'as pas dû être déçu ! Toi qui n'as jamais rien compris

aux filles... »

Elle s'arrêta de marcher et se tourna vers lui, l'air plus qu'amusé : « Trois, c'est beaucoup... Du beau travail, bravo ! Je n'avais pas suivi tous les numéros. Et franchement...

– Quoi ?!

– Franchement, je ne pensais pas que Lucie et toi seriez un jour si prolifiques... C'est vrai quoi, rien n'indiquait chez elle de telles prédispositions au lapinisme... Et toi, avec tous tes grands discours, comme quoi personne n'avait le droit d'infliger la vie à autrui, et tutti quanti... Non, non, sincères félicitations, il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas... Toi, tu as su changer, c'est bien, bravo ! »

Elle se tenait solidement campée au milieu du trottoir, les jambes un peu écartées, un bras en travers de la poitrine, son autre main dressée ramenant à intervalle régulier la cigarette jusqu'à ses lèvres ; et elle gardait braqué sur lui son placide regard dépourvu d'expression, qui peut-être disait oui, ou peut-être non, ou peut-être encore ne disait rien du tout, mais qui le rendait nerveux aujourd'hui exactement comme il le rendait nerveux quinze ans plus tôt. Elle tira une dernière bouffée, jeta le mégot au hasard derrière elle d'une pichenette désinvolte, puis montra un immeuble de l'autre côté de la rue.

« Tu vois le quatrième étage ? La fenêtre à droite ? C'est là que j'habite. Tu veux venir prendre un verre ? »

Il ne s'étonna même pas de cette révélation inattendue mais, en une fraction de seconde, énuméra mentalement toutes les bonnes raisons qui faisaient que la chose était impossible : Lucie, les filles... et son père en train de mourir de l'autre côté des murs...

– Non, je ne peux pas, j'attends Camille qui doit prendre le relais, répondit-il sans conviction. Je ne peux pas partir avant.

– Mais elle sera là dans deux minutes, non ? Ça ne change rien... Allons, je ne te tends pas un traquenard tout de même ? fit-elle, s'inclinant un peu de manière que le haut de ses seins vint un instant bailler sous ses yeux. Tu peux bien me faire une visite de politesse... »

En entrant, elle n'alluma aucune lumière ; traversant le living, elle se dirigea droit vers la double baie vitrée donnant sur la rue et s'immobilisa derrière les voilages, ne disant mot jusqu'à ce qu'il sente obligé de la rejoindre. Tous deux, alors, restèrent à regarder l'avenue en silence : les dômes feuillus des sophoras bordant la chaussée s'étaient sous leurs pieds, si paisibles et réguliers vus d'en haut qu'ils ressemblaient à une rangée d'œuvres d'art conceptuel dans l'étrange luminosité orangée des réverbères urbains.

« C'est d'ici que je vous ai vus entrer à la clinique, Camille et toi, dit-elle après un moment. Et c'est comme ça que j'ai supposé que vous deviez avoir un problème. »

Elle émit une espèce de rapide rire de gorge, presque un toussotement en fait, qui pouvait tout aussi bien passer pour le tribut de réconfort dû à leur douleur que pour un hommage rendu à sa propre sagacité.

« – Je me suis renseignée à la clinique, c'est là qu'ils m'ont confirmé qu'un Monsieur Mailland était bien hospitalisé.

– Attends, attends, répondit-il, faisant effort pour digérer l'information... Depuis combien de temps tu es courant ? Tu es déjà passée voir mon père avant ?

– Non, non, c'était la première fois ce soir... Tu comprends, c'est juste que je vous ai vus et que cela m'a intriguée... »

D'un paquet posé sur un petit meuble de coin auprès de la fenêtre, elle tira une autre cigarette et la flamme du briquet illumina son visage une seconde. « Camille d'abord, toi ensuite, je voulais savoir », reprit-elle, rejetant la fumée à la fois par la bouche et par le nez ; il se trouvait si proche d'elle à ce moment qu'il recula, incommodé. « Quand tu

habites devant un mouvoir, et que tu vois entrer dedans du monde que tu connais, tu veux savoir, c'est tout... »

Elle s'était tournée vers lui : la lueur diffuse des réverbères dessinait en ce moment comme un halo orangé autour de sa bouche, et rien qu'à voir comment venait de s'accentuer la moue de ses lèvres, il devinait qu'elle était en train de s'amuser avec lui, exactement comme autrefois, quand elle cherchait délibérément à le provoquer.

« – Je ne te reproche rien, dit-il.

– Ce n'est pas l'impression que j'avais eue jusqu'ici... »

Elle se mit à rire. « Tu avais l'air tellement furieux !... On aurait dit que tu allais me bouffer tout à l'heure quand je suis entrée dans la chambre !... » Voyant qu'il ne répondait rien et s'assombrissait, elle posa une main sur son épaule dans un soudain geste d'affection. « Excuse-moi, je sais que je ne devrais pas rire... Ne crois pas que je ne comprends pas, surtout, j'ai perdu mon père moi aussi, il y a trois ans... Il n'y a pas d'espoir, n'est-ce pas ?

– Non, ce n'est qu'une question de jours, ou même d'heures : les médecins disent peut-être une semaine, peut-être demain, ou ce soir....

– Je me suis sentie tellement désemparée quand c'est arrivé... C'était bizarre, parce que je n'avais pas du tout l'impression d'être restée si proche... On se voyait rarement, je ne lui racontais quasiment rien de ma vie et lui très peu de la sienne... En fait, depuis qu'il s'était remarié, c'était presque comme si nous avions été des étrangers, je n'avais plus l'impression de rien partager d'important avec lui... »

Elle parlait à voix lente dans l'obscurité, la main toujours posée sur son épaule, tirant de temps en temps sur sa cigarette dont le brasillement chaque fois éclairait son visage.

« Il a fallu que je le voie couché dans ce cercueil, raide comme un bout de bois dans ses habits du dimanche, pour que je prenne conscience que nous étions séparés pour toujours... Qu'il n'y avait plus d'issues de secours ni de retour et que des mots comme « lui et moi » avaient perdu toute signification... Et tu vois, le plus drôle, reprit-elle d'une voix changée après un court silence, le plus drôle c'est que même moi qui suis une imbécile qui ne change pas et qui veux croire que les convictions qu'on a eues à vingt ans restent valables à trente-cinq... Oui, même moi, je crois que j'aurais été contente d'avoir construit ma propre petite tribu personnelle à ce moment-là, et pas seulement à cause du réconfort que m'auraient apporté un homme et des enfants en rentrant à la maison le soir... Non, je veux dire pour lui aussi, pour mon père : il y a des heures où j'aurais donné n'importe quoi pour qu'il ait pu partir en sachant qu'à mon tour j'étais devenue une maman avec des enfants qui le continueraient... »

Une nouvelle fois elle émit son petit rire aigre, maigre, navré, tandis que la pression de ses doigts, lui sembla-t-il, s'accentuait légèrement sur son épaule.

« – Ça fait quoi ? demanda-t-elle au bout de quelques secondes.

– Ça fait quoi, quoi ?

– Quand tu rentres le soir, et qu'elles sont là, et que vous parlez ensemble de ce que vous avez fait dans la journée ?

– Mais rien... Rien de spécial ! Pourquoi tu me demandes ça ? »

Elle ne l'avait toujours pas lâché, et il ne savait plus s'il voulait saisir ces doigts pour s'en débarrasser ou leur rendre leur pression amicale.

« Pour rien, répondit-elle avec une drôle de voix. Pour rien... Je voulais savoir, c'est tout... » Il eut l'impression qu'elle poussait une sorte de soupir et tout d'un coup, l'entendit dire : « Toi, tu racontais toujours les mêmes choses, tu te rappelles ? Tu disais que bien sûr on a des géniteurs mais que ça ne compte pas vraiment, que c'est purement animal et aléatoire, mais qu'en réalité chacun, tout au fond de soi, naît fils de ses propres œuvres, que c'est ça qui est important, chacun naît, vit et meurt tout seul... Tu

te rappelles comme tu me le disais tout le temps ? » À cause de la pénombre, il ne pouvait être sûr de rien, mais il lui semblait que les yeux de Véro s'étaient emplis de larmes – que sa voix en tout cas vibrerait, presque chevrotante, cruellement chargée d'intensité. « Alors pourquoi ? Pourquoi avec Lucie ? »

Elle s'était tue ; il n'avait rien dit encore.

« Je peux t'embrasser ? », murmura-t-il enfin, la voix rauque ; reprenant, après un nouveau silence de quelques secondes : « Je meurs d'envie de t'embrasser, tu sais... J'en meurs vraiment d'envie... »

Ils allèrent sur son lit, dans la chambre. La pièce était imprégnée d'une odeur de tabac froid qui lui devint par la suite inséparable de ce qu'ils y firent à ce moment-là.

Il se mit à la déshabiller. C'est-à-dire que pressé par le désir, il allait au plus vite, lui relevant sa jupe sur le ventre, essayant de lui enlever sa culotte, mais avec tant de brutalité qu'elle se plaignit : « Tu me fais mal... » ; le repoussant, elle finit par l'ôter elle-même.

Dès qu'elle fut prête, son corps offert, se jetant sur elle, tout de suite il commença à l'embrasser, à lécher sa peau partout, autant qu'il pouvait en attraper avec sa bouche, ses seins, ses jambes, ses cuisses. Elle se mit à geindre voluptueusement, mais bientôt, l'attrapant par la tête, elle le fit remonter jusqu'à ses lèvres et ils entamèrent un long baiser avant qu'elle ne lui murmure, la bouche dans son oreille : « S'il te plaît, je voudrais une vraie pénétration, maintenant ! S'il te plaît ! » Sa voix maintenant ressemblait étrangement à celle d'une petite fille ; il n'y restait plus rien de calculé ni de provoquant – seulement du désarroi et de l'espoir.

Alors, sans qu'elle eût besoin de le prier davantage, il prit position entre ses jambes, et dans un seul mouvement assuré, poussant et s'imbriquant en elle, commença d'aller et venir, elle s'accordant aussitôt à son rythme, abaissant et soulevant le bassin en cadence pour mieux le recevoir.

Leur étreinte fut brève, précipitée ; elle cria très vite, à peine deux ou trois fois, et lui pas du tout, réprimant ses grognements, lâchant juste sa semence en elle comme un étalon à la saillie.

Aussitôt qu'il eut joui, il se rajusta à la hâte, sans prononcer une parole ; à chaque vêtement qu'il enfilait, la conscience de la situation lui revenait, du temps qui s'était enfui ; quand il fut prêt, il la toisa, debout près du lit, elle toujours étendue comme la personnification du désordre lubrique, sa jupe retroussée jusque sous les seins, les jambes écartées, le triangle sombre de sa toison frisottante géométriquement dessiné dans leur milieu. Il hésita un instant à se pencher pour l'embrasser ; au lieu de quoi, il se contenta de déclarer d'une voix neutre, incertaine : « J'y vais, au revoir... »

– Au revoir », répondit-elle, lointaine, comme indifférente à tout ce qui pouvait exister en-dehors du cercle de sa lassitude repue. « On se reverra, hein ? bientôt... », l'entendit-il prononcer encore alors qu'il poussait déjà la porte.

Dès qu'il fut dans l'escalier, il se mit à courir. Toujours courant, il traversa l'avenue, passa sans s'arrêter devant la réceptionniste de la clinique qu'il salua d'un geste vague en guise d'excuse ; il se jeta dans un ascenseur dont les portes se refermaient, se retrouva aux côtés de deux infirmiers antillais encadrant un brancard sur lequel gisait une vieille femme inconsciente, percée en de multiples endroits, la gorge, le nez, les deux bras, de tuyaux de perfusion laissant s'écouler un liquide incolore, pareille sur sa litière d'épandage thérapeutique à quelque fleur anémiée nécessitant les soins d'un

arrosage permanent. À peine la porte de l'étage ouverte, il se remit à courir, enfila tout droit le couloir au sprint, poussa haletant la porte de la chambre.

Camille était là. Des larmes baignaient son visage. « Tu as vu ? dit-elle aussitôt. Il est mort. Il est mort tout seul ! » Les sanglots l'empêchèrent un moment de poursuivre. « Où étais-tu ? demanda-t-elle quand elle put parler de nouveau. J'ai été retardée mais je t'avais prévenue que j'arrivais. Pourquoi ne m'as-tu pas attendue ? » À travers ses larmes, sa sœur fixait sur lui un regard plein de reproche.

« Il est mort tout seul, tu te rends compte ? Où étais-tu ? », répéta-elle plusieurs fois encore.



Léo reçut la nouvelle par hasard, environ un an et demi plus tard, plusieurs mois après la naissance donc, en dînant un soir chez des amis communs qui continuaient de la voir quelquefois. Véro avait eu une petite fille, elle l'élevait seule, en mère célibataire. Il fit ses calculs, qui pouvaient concorder. Et il ne sut, en fin de compte, ce qui l'emportait chez lui : tristesse ? honte à s'être laissé instrumentaliser ? ou bien franche admiration pour la détermination de Véro à jeter un pont vers le passé après toutes ces années, pour le réparer peut-être, ou même le réécrire...

Vincent Gracy est né en 1954. Journaliste indépendant, il a travaillé pour plusieurs magazines et collaboré à l'écriture de nombreux reportages et documentaires pour la télévision. Il a publié *Ma femme, mes filles et moi* (Desclée de Brouwer, 2007).